LA
COQUETTE FIXÉE,

COMÉDIE
EN TROIS ACTES,
ET EN VERS.

DE FEU M. DE VOISENON.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix 12 sous.

Bibliothèque Royale NAPOLI

A TOULOUSE,
Au Magasin général des Pièces de Théâtre;
Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. LXXXVII.

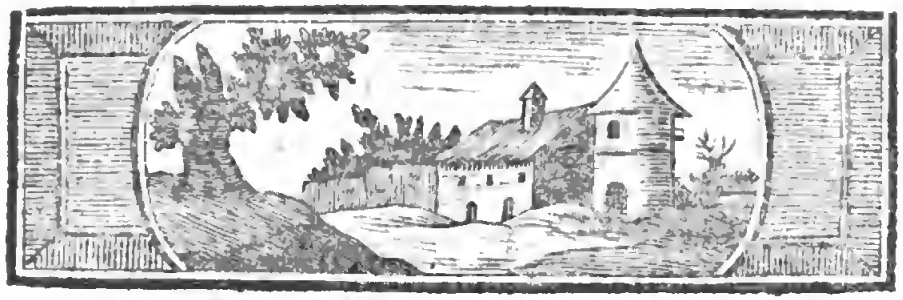
Avec Approbation & Permission.

6589 D

ACTEURS.

LA COMTESSE,	*Mlle. Silvia.*
CIDALISE,	*Mlle. Riccoboni.*
DORANTE,	*M. Riccobini.*
CLITANDRE,	*M. Rochard.*
DAMIS, petit Maître.	*M. Baletti, fils.*
CARMIN, Peintre.	*M. Deheſſe.*
LISETTE, Femme de chambre de la Comteſſe.	*Mlle. Deheſſe.*

La Scène ſe paſſe dans la maiſon de Cidaliſe, dont la Comteſſe occupe une partie.



LA

COQUETTE FIXEE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quoi! Dorante déjà revenu de la Cour?
Vous y deviez, je crois faire un plus long ſéjour?

DORANTE.

Non, pendant quelques jours une importante affaire
M'éloignoit de Paris, mais à la fin j'eſpère
Voir les ſoins que j'ai pris finir heureuſement.

CLITANDRE.

L'objet de ce voyage étoit un Régiment.

DORANTE.

Oui, depuis fort long-temps, je ſuis dans le ſervice;
Et je crois que bientôt on me rendra juſtice;
Vous ſavez que je ſuis d'un rang à mériter
Qu'à ce grade nouveau l'on me faſſe monter.

CLITANDRE.

Mais vous avez là-bas des concurrens ſans doute?
Si vous ne mettez point d'obſtacles ſur leur route;
Peut-être...

DORANTE.

A leur égard, je ne ſens nul effroi;

Une tante que que j'ai ſollicite pour moi.
L'argent eſt aujourd'hui tout ce qui m'embarraſſe ;
Pour en pouvoir trouver que faut-il que je faſſe ?

CLITANDRE.

C'eſt un autre ſujet qui fait votre embarras,
Et lui ſeul, vers Paris, précite vos pas.
Notre amitié demande une entière franchiſe ;
Vous aimez la Comteſſe, & j'aime Cidaliſe ;
Ces deux Beautés logeant dans la même maiſon,
Nous attirent ici pour la même raiſon.

DORANTE.

Clitandre, ſi l'amour nous conduit l'un & l'autre ;
Mon ſort ſera du moins bien différent du vôtre.
Vous aimez une prude, & vous l'attendrirez,
Moi, j'aime une Coquette...

CLITANDRE.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

Non, non, pour l'eſpérer, je me rends trop juſtice ;
Je ne fais point, pour plaire, employer l'artifice.
La Comteſſe poſsède un art ſi dangereux ;
Ses dédains ſont fardés par un air gracieux,
Elle ſait déguiſer la froideur de ſon ame,
Autant que je voudrois lui déguiſer ma flâme ;
Ses regards, de concert avec le ſentiment,
Font naître mon eſpoir pour cauſer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire,
L'homme qui fait bailler & l'homme qui fait rire.
C'eſt un monde formé de vingt originaux,
De naiſſance, d'état & d'eſprit inégaux,
Qu'un chimérique eſpoir force de vivre enſemble ;
Que le mépris diviſe & que l'erreur raſſemble.
La Comteſſe qui cherche à ſe les maintenir,
Par leur peu de mérite a ſoin de les unir ;
En ſecret à chacun orgueilleux & crédule,
De tous en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces rivaux,
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

CLITANDRE.

Grands Dieux ! que Cidaliſe eſt différente d'elle !

DORANTE.

Des prudes, Cidaliſe eſt le parfait modèle ;
Vous en triompherez bien plus facilement,
L'amour-propre flatté tient lieu de ſentiment.

CLITANDRE.

Mon ami, Cidaliſe eſt bien loin d'être prude.
J'ai fait de ſon eſprit ma principale étude,
J'ai vu que ſa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
Elle craint un amant & penche vers l'amour ;
Elle croit qu'une femme aimable & vertueuſe ;

Sans le reſpect public, ne ſauroit être heureuſe;
Et qu'au préjugé même exacte à s'aſſervir,
Pour le pouvoir blâmer s'y doit aſſujettir.
Voilà le vrai motif de ſa prudence extrême;
Elle a le cœur ſenſible & ſe craint elle-même;
Plus un homme à ſes yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur ſuccède au penchant reprimé;
Et cet air dédaigneux qui paroit vous ſurprendre,
Vient d'un eſprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'eſt faire ſon éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah! Dorante, mon cœur ne vous eſt pas connu.
Je vous cède le ſien, ſi vous pouvez lui plaire,
Elle conviendroit mieux à votre caractère;
Car la Comteſſe & vous différez trop tous deux,
L'un & l'autre jamais vous ne ſeriez heureux.

DORANTE.

Cidaliſe a bien peu d'empire ſur votre ame.

CLITANDRE.

Ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'elle reçoit ma flâme;
Dès que nous ſommes ſeuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté diſparoît & ſa gaieté revient;
Elle eſt sûre avec moi de ſon indépendance.
Cette ſécurité me rebute & m'offenſe,
Vengez-moi, que ſon cœur puiſſe être humilié,
Vous n'offenſerez point les lois de l'amitié.

DORANTE

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comteſſe,
Mais ſon eſprit volage eſt loin de la tendreſſe.

CLITANDRE.

Comment d'aucun eſpoir on ne flatte vos feux!

DORANTE.

Je lui laiſſe ignorer que j'en ſuis amoureux.

CLITANDRE.

Mais c'eſt un reſte au moins de l'homme raiſonnable,
Et je ne vous crois pas tout-à-fait incurable.

DORANTE.

Je la vois ſeulement en qualité d'ami.

CLITANDRE.

En qualité d'ami, dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Oui;
De ceux de ſon mari j'étois le plus intime,
Je puis même aſſurer que j'avois ſon eſtime.

CLITANDRE.

Mais, c'eſt près de la femme un titre aſſez mauvais.

DORANTE.

Comme vous croyez bien, je ne m'en ſers jamais.
Je n'avois avec elle aucune intelligence,

La mort de mon ami forma la connoiſſance,
Car de ſon teſtament je fus exécuteur.
La Comteſſe eut pour lui toujours de la hauteur.
Je la vis très ſouvent & lui rendis ſervice,
Mais avec un air froid, comme rendant juſtice;
Son eſprit m'enchanta bien plus que ſa beauté,
J'appris qu'elle vantoit partout ma probité,
Et par une faveur des plus particulières,
J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

CLITANDRE.

Le cœur de cette femme eſt bien reconnoiſſant.

DORANTE.

Je ne puis plus cacher ce que le mien reſſent,
Et je viens puiſqu'il faut parler avec franchiſe,
Lui déclarer le feu dont mon ame eſt épriſe.
Oui, je touche au moment ..

CLITANDRE.

De paſſer pour un ſot.

DORANTE.

Mais...

CLITANDRE.

Il faut en l'aimant, loin d'en dire un ſeul mot,
Soutenir qu'un amant eſt un homme en délire,
Dédaigner ſes attaits, ſe taire ou contredire,
Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux,
Voir tous ſes complaiſans, ſans paroître jaloux,
Vanter votre bonheur ou votre indifférence,
Toujours prêter matière à ſon impatience,
Vous faire quereller ſans vous en alarmer,
(Coquette qui querelle eſt ſur le point d'aimer.)
Mais ſi vous n'avez pas ſur vous aſſez d'empire,
Pour lui bien déguiſer ce qu'elle vous inſpire,
De toutes ſes hauteurs vous deviendrez l'objet,
De vos fades Rivaux vous ſerez le jouet,
L'eſtime dont on voit que chacun vous honore,
Sera pour des mépris un nouveau titre encore;
C'eſt pour une Coquette un point de vanité,
Et le plus eſtimable eſt le plus maltraité.

DORANTE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai ſur moi-même;
Je vais avec grand ſoin lui cacher que je l'aime;
Par exemple elle m'a prié de m'arranger
Pour dîner avec elle.

CLITANDRE.

Il faut vous dégager.

DORANTE

C'eſt mon intention, mais il faut un prétexte.

CLITANDRE.

Ah, vous vous écartez déjà de votre texte,
Il faut pour la piquer dire légérement,

Que vous ne le pouvez, point d'éclairciſſement.

DORANTE.

Le conſeil eſt fort bon, & je vais... mais je penſe...

CLITANDRE.

Eh, quoi, voyons?

DORANTE.

Qu'il eſt mal que je me diſpenſe...

CLITANDRE.

De quoi? d'être une dupe?

DORANTE.

Oh, non, mais j'ai donné
Ma parole d'honneur.

CLITANDRE.

On a déterminé
Qu'on peut lorſqu'il s'agit d'un ſujet ſi frivole,
Sans aucun déshonneur manquer à ſa parole.

DORANTE.

Oui, je me détermine à lui déſobéir.

CLITANDRE.

Ah! je ſuis ſatisfait.

DORANTE.

Même je veux la fuir.

CLITANDRE.

Bon.

DORANTE.

Il ſeroit honteux qu'un homme raiſonnable
Ne pût pas triompher d'un ſentiment ſemblable;
Oui, j'en triompherai, je ſuis ſûr de mon fait,
Et tout ce que je veux...

CLITANDRE.

Eh, bien?

DORANTE.

C'eſt ſon portrait...

CLITANDRE.

Pour vous déterminer à preſſer votre fuite?

DORANTE.

Fort bien, vous plaiſantez, vous blâmez ma conduite.

CLITANDRE.

Je le permets, pourvu qu'elle ne ſache rien.

DORANTE.

Oh, vous avez raiſon, vraiment j'y compte bien.
J'attends un Peintre ici, qu'on dit un homme unique,
Il doit avoir l'habit d'un ſimple domeſtique,
Et s'il trouve un moment, il prétend qu'il pourra
Faire un portrait paſſable, & qui reſſemblera.

CLITANDRE.

Il ſera reconnu.

DORANTE.

Non, c'eſt ce qui m'étonne.
Il dit qu'il ne ſera découvert de perſonne.

CLITANDRE

L'entrepriſe vous plaît, il ſa faut haſarder;
Mais, ſurtout, revenez me trouver ſans tarder;
Je veux abſolument que nous dînions enſemble.

DORANTE.

Oui, je vous le promets. ſoyez en ſûr.

CLITANDRE.

Je tremble.
Que la Comteſſe n'ait ſur vous trop d'aſcendant,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

DORANTE.

Non, je ſuis aſſuré de paroître inſenſible.

CLITANDRE.

C'eſt pour vous faire aimer un moyen infaillible.
Deux eſprits oppoſés ont ſu nous engager,
Ce n'eſt que par l'amour qu'on peut les corriger.

SCÈNE II.

DORANTE, *ſeul.*

L'Orgueil de la Comteſſe aura quelques alarmes;
Et croyant que j'échappe au pouvoir de ſes charmes;
Clitandre a bien raiſon, il faut diſſimuler.

SCÈNE III.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

MOnſieur, un de vos gens demande à vous parler.

DORANTE.

Qu'on le faſſe venir. (*bas*) c'eſt mon homme, (*haut.*) Liſette;
Dis, que fais ta Maîtreſſe?

LISETTE.

Elle eſt à ſa toilette.

DORANTE.

A-t-elle ce matin beaucoup de favoris?

LISETTE.

Non, ce vieil Officier, Poliſandre & Damis.

DORANTE.

Quels courtiſans!

LISETTE.

Pour eux Madame eſt bien changée.

DORANTE.

Oui?

LISETTE.

LISETTE.

Dans la rêverie elle eſt toujours plongée ;
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit,
Elle eſt bien moins coquette, on lui gâte l'eſprit.

DORANTE.

A qui s'en prendre ?

LISETTE.

A vous. Elle eſt dans l'indolence
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoiſſance,
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit,
Le raiſonnement gagne, & le plaiſir s'enfuit ;
D'Amoureux & de ſots la maiſon étoit pleine,
Nous ſavions les bercer d'une eſpérance vaine ;
On rioit avec eux, d'abord qu'ils ſe flattoient,
On s'en divertiſſoit quand ils ſe rebutoient,
Sans avoir rien à dire, on rompoit le ſilence,
L'ennui diſparoiſſoit devant l'extravagance ;
Depuis qu'on vous connoît, on raiſonne, on médit ;
On diſſerte, on ſe fâche, on baille, on contredit,
Sur le choix des amis, Madame a des ſcrupules,
L'amuſement s'envole avec les ridicules,
Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis.
Elle gronde, ſoupire, & moi je vous maudis.
Eh mais... il eſt vraiment inutile de rire,
Voilà votre homme, il a quelque choſe à vous dire.

SCÈNE IV.

CARMIN, *en habit de livrée*, DORANTE.

DORANTE.

MOn cher Monſieur Carmin, vous voilà tout au mieux ;
Et cet habillement trompera tous les yeux,
Notre beauté, peut-être, ici viendra ſe rendre.

CARMIN.

Caché dans ce coin là, j'aurai ſoin de l'attendre ;
Et d'avance je vais préparer mes couleurs.

DORANTE.

Et vous eſpérez faire un portrait !

CARMIN.

Des meilleurs,
Je ne veux point, Monſieur, vous faire mon éloge ;
Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
Je fis un bon portrait...

DORANTE.

Quoi, pendant l'Opéra ?

CARMIN.

Eh, oui, je ne veux pas plus de temps pour cela.

Que celui que souvent demande un petit maître,
Pour vaincre une beauté qu'il commence à connoître.

DORANTE.

C'est avoir un talent marqué pour les portraits.

CARMIN.

Celle que vous aimez a t-elle de grands traits?

DORANTE.

Assez.

CARMIN.

A la tirer j'en aurai moins de peine:
Ah! que j'aurois bien peint une Dame Romaine;
J'aurois, du temps d'Auguste, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi, je vous prie, a-t-elle de l'esprit?

DORANTE.

Beaucoup.

CARMIN.

Tant pis.

DORANTE.

Comment?

CARMIN.

C'est là ce qui m'arrête;
J'aurois bien désiré qu'elle fût un peu bête.

DORANTE.

Un semblable souhait me paroît curieux.

CARMIN.

Vous l'en aimeriez moins, mais je l'en peindrois mieux.
On ne rend jamais bien la physionomie,
L'esprit, à chaque instant, la change & la varie,
Et le Peintre étonné saisissant le pinceau,
Retrouve à chaque trait un visage nouveau.
Parlez moi d'un objet, modèle d'indolence,
De qui l'ame & les yeux sont sans correspondance;
Et dont l'esprit n'a pas la force d'émouvoir
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette espèce,
Il est vrai, vous seriez assez mal en maîtresse;
Mais aussi vous seriez tout au mieux en portrait;
Et c'est pour un amant un bonheur bien parfait.

DORANTE.

Oh, pour moi, je n'ai pas tant de délicatesse.
Je vous quitte, employez vos soins & votre adresse
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvu;
Surtout, ayez grand soin de n'en être pas vu.
Nous n'aurons sur le prix nulle dispute ensemble.
Mais comme vous savez, c'est en cas qu'il ressemble.

SCÈNE V.

CARMIN, *seul.*

EH, s'il avoit voulu m'avancer mon argent,
Je l'aurois mieux aimé, car l'homme eſt ſi changeant!
Je réponds du ſuccès à l'égard de l'ouvrage,
Perſonne, mieux que moi, n'eſcamote un viſage.
Je jure, par les ſoins qu'on prend de me cacher,
Que cette femme là pourroit s'effaroucher.
Tant pis; à la décence une femme aſſervie
Ne ſe fait peindre, au plus, qu'une fois dans ſa vie;
Car n'ayant point d'amant ou n'en changeant jamais,
On ne peut eſpérer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins ſenſibles qu'humaines,
Qui pour ceux de mon art ſont des rentes certaines,
Et qui de l'inconſtance ayant connu le prix,
Ne changeant point de Peintre, & changeant les amis.
Quelqu'un vient, cachons-nous dans cette place obſcure,
C'eſt, je n'en doute point, l'objet de ma peinture.

SCÈNE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN, *caché.*

LISETTE.

OUi, ma maîtreſſe doit ſe rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa viſite ſouvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN, *à part.*

Puiſqu'elle attend viſite, elle eſt donc la maîtreſſe
De la maiſon.

LISETTE.

Il faut excuſer ſa pareſſe.

CIDALISE.

Ta maîtreſſe, crois-moi, facile à s'abuſer,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuſer.

CARMIN.

Oh, cette femme là ſe pique de morale,
Je ſuis preſque tenté de la peindre en Veſtale.

CIDALISE.

Je ne ſaurois me plaire en un cercle nombreux,
Qui loin de m'égayer me devient ennuyeux,
Et tous ces gens brillans dont ſa maiſon abonde,
Me font plus que jamais déteſter le grand monde.

CARMIN.

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

CIDALISE.

Son amour-propre entend trop mal ſes intérêts;
D'être de l'univers eſclave volontaire,
De mépriſer les ſots & de vouloir leur plaire.

CARMIN.

Je m'apperçois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux!
Comment peut-elle avoir l'eſprit ſi ſérieux?

LISETTE.

Dorante cependant eſt un homme eſtimable.

CIDALISE.

Je le diſtingue, ſoit, mais il eſt trop aimable.

CARMIN.

Ce nom vient tout-à-coup d'animer ſon regard:
Profitons-en, l'amour tient toujours lieu de fard;
Là, fort bien en profil.

CIDALISE.

Oui, je lui rends juſtice.

CARMIN.

Je la peins à préſent avec l'œil en couliſſe.

CIDALISE.

De ſes autres amis il eſt bien différent;
Noble dans ſes façons, poli, ſenſé, prudent;
Il ne cherche jamais à briller, à ſurprendre,
Et ſe fait remarquer ſans y vouloir prétendre.

LISETTE.

Et Damis n'eſt-il pas charmant?

CIDALISE.

Ah! l'étourdi!

CARMIN.

A ce maudit nom-là, ſon teint eſt rembruni.
Si l'on pouvoit encor lui parler de Dorante.

CIDALISE.

Ce Damis ſi charmant n'eſt qu'un fat qui ſe vante;
Un homme déplacé, qui devroit fuir l'éclat,
Son air évaporé contredit ſon état,
Toujours à nos dépens ſes fautes ſant commiſes;
Et c'eſt le public ſeul qui paye ſes ſottiſes;
Mais Dorante...

CARMIN.

Ah voilà le nom que j'attendois;
Voilà ces yeux ſereins que je redemandois,
Saiſiſſons ce moment d'un ſoleil ſans nuages.

CIDALISE.

On pourroit ſans danger recevoir ſes hommages;
Mais que vois-je! quel homme à mes yeux vient s'offrir;
Et que demande-t-il?

CARMIN.

Tout va ſe découvrir;

CIDALISE.

Que voulez-vous ?

CARMIN.

Il faut payer d'effronterie.
Madame, ſerviteur.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce que vous faiſiez-là ?

CARMIN.

Je m'occupois.

CIDALISE.

A quoi ?

LISETTE.

Mais c'eſt-là le valet de Dorante.

CIDALISE.

Lui ?

CARMIN.

Moi.

CIDALISE.

Je ne le connois point.

CARMIN.

Je ſuis à ſon ſervice
Depuis peu.

CIDALISE.

Mais ici...

CARMIN.

Je ſuis ſans artifice,
Vous pouvez bien compter ſur ſon attachement,
Il me parle de vous continuellement.

LISETTE.

Ce garçon là m'a l'air d'être un bon domeſtique.

CARMIN.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.
Mon maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit,
Je ſuis, pour vous ſervir, ſon valet bel eſprit.

CIDALISE.

Comment, c'eſt un beau titre.

CARMIN, *à part.*

Ah qu'elle eſt bien en face !
(*Haut.*) Enfin je rempliſſois le devoir de ma place,
Et quand ~~vous~~ vous m'avez vu je faiſois un Roman.

CIDALISE.

Je voudrois bien le voir.

CARMIN.

Je n'en étois qu'au plan.
Pourſuivez l'entretien avec Mademoiſelle,
Je vais pendant ce temps travailler de plus belle.

CIDALISE.

Nous vous interomprons.

CARMIN.

Non, rien ne me distrait;
Je vais de la Princesse achever le portrait.

CIDALISE.

Eh bien, je ne veux pas vous troubler davantage;
Travaillez, j'y consens.

CARMIN.

Je repends mon ouvrage;
Le portait sera bien.

CIDALISE.

Au moins je le verrai
Quand il sera fini?

CARMIN.

Je vous obéirai.

LISETTE.

Ma maîtresse bientôt va venir, je vous prie
De ne lui point parler de sa coquetterie,
Vous me ruineriez si vous la corrigiez.

CARMIN, *à part.*

Oh, pour le coup je compte être mieux payé;
Cela ressemblera, je n'ai plus rien à craindre,
Je finirai chez moi ce qui me reste à peindre,
Resserrons nos pinceaux & décampons d'ici.

CIDALISE.

Et bien donc, ce portrait?

CARMIN.

Madame, il est fini.

CIDALISE.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

CARMIN.

Madame, j'en conviens, (*à part*) que pourrai-je lui dire?

CIDALISE.

Allons, montrez-le moi?

CARMIN.

Ce n'est que mon brouillon,
Vous ne pourriez jamais...

CIDALISE.

Eh bien, lisez-le donc!

CARMIN, *feignant de lire.*

J'obéis. La Princesse.. Ah, vous êtes distraite.

CIDALISE.

Non, vraiment.

CARMIN.

La Princesse étoit grande & bien faite;

CIDALISE.

Et quel étoit son nom?

CARMIN.

Mon application
A son portrait m'a fait oublier son vrai nom;
Mais enfin, quel qu'il fût, c'étoit une Princesse,

Dont le visage avoit un grand air de noblesse.

CIDALISE.

Ce style est délicat.

CARMIN.

Ses cheveux bien placés,
Flottoient négligemment... en ondes retroussés,
Elle avoit les yeux noirs, une bouche à surprendre;
Avec un air sévère elle avoit le cœur tendre;
Mais suivant la fierté de son esprit trop haut,
Sa sagesse affectée étoit son seul défaut.

CIDALISE.

Mais, de ce portrait là, je suis assez contente.

CARMIN.

Trouvez-vous la peinture, en effet, ressemblante?

CIDALISE.

Mais, moi, je ne puis rien vous dire sur cela,
Je ne connoissois pas cette Princesse là.
Et le Prince?

CARMIN.

Il avoit la figure charmante:
Supposons un instant qu'il s'appeloit Dorante.

CIDALISE.

Eh bien?...

CARMIN.

Dorante donc, sans espoir de succès,
Etoit de la Princesse amoureux à l'excès.

CIDALISE.

Comment donc?

CARMIN.

Je vois bien que j'ai votre suffrage;
Serviteur, vous direz du bien de mon ouvrage.

SCÈNE VII.

CIDALISE, *seule.*

GRands Dieux! que l'amour-propre à tromper est aisé!
Car enfin ce portrait n'étoit que supposé,
Et j'ai craint un moment que ce Valet, peut-être,
N'employât un détour pour parler de son Maître,
Mais j'étois dans l'erreur, car Dorante est, je croi,
Contre une passion en garde autant que moi.
Mais la Comtesse vient, ah! quelle compagnie!
Faut-il qu'en se perdant cette femme s'ennuye!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS, CIDALISE.

LA COMTESSE, *à part.*

LA voilà, je me fais un effort de raiſon,
Pour être encor ſix mois logées en ſa maiſon.
Eh, bon jour; quel bonheur que nous logions enſemble!
A chaque heure du jour on ſe voit, on s'aſſemble!
Cela fait un commerce auſſi ſûr que charmant:
La contrainte bannie en fait tout l'agrément.

CIDALISE

Surtout lorſqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle aigreur! (*haut.*) avez vous ici trouvé Dorante?

CIDALISE.

Il venoit de ſortir.

DAMIS.

On en ſait le ſujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah, parbleu, Madame en eſt l'objet;
Et l'on eſt bien inſtruit de l'état de ſon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis que le plaindre.

DAMIS.

Il croit cacher ſa flame;
Par ſon air grave & froid.

LA COMTESSE.

Oui, mais il eſt jaloux.

CIDALISE.

Jaloux! & de qui donc?

DAMIS.

De qui? mais c'eſt de nous;
De moi ſurtout. Il voit Madame la Comteſſe,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politeſſe,
Il s'offenſe.

CIDALISE.

Il a tort; mais Dorante amoureux
M'étonne.

LA COMTESSE.

Son amour me paroît fort douteux.

CIDALISE.

Non, je n'en reviens point.

LA COMTESSE.

C'eſt Damis qui l'aſſure.

DAMIS.

DAMIS.

Oh, j'en ſuis caution, Madame, je vous jure?

CIDALISE.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt.
Vous avez m'a-t-on dit, à me parler?

LA COMTESSE.

Il faut
Que je connoiſſe autant votre bon caractère;
Pour oſer...

DAMIS.

Eh, parbleu, faut-il tant de myſtère!
Voici le fait tout ſimple; à Madame ce ſoir
Je veux donner le bal; mais pour le mieux pouvoir,
Vous ſentez bien qu'on a beſoin de votre ſalle:
La prêter doit pour vous être une choſe égale.

LA COMTESSE.

Eh bien?

CIDALISE.

Vous obliger m'eſt un plaiſir bien doux,
Je vous l'ai dit ſouvent, ma maiſon eſt à vous.
Mon air trop ſérieux me fait paſſer pour prude;
Mais on me connoît mal, mon cœur eſt ſans étude;
Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
Mais c'eſt par ſes nœuds ſeuls qu'il veut être lié.
Le monde eſt de l'amour un piége inévitable;
Si je me craignois moins, je ſerois plus aimable.

Elle ſort.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

A l'aimer déſormais mon cœur eſt décidé.

DAMIS.

Vraiment, ſon ridicule eſt aſſez bien fondé.
Mais mon unique objet, à préſent, c'eſt Dorante.
Pendant tout le repas, il faut qu'on le plaiſante.

LA COMTESSE.

C'eſt mon deſſein; je veux développer ſon cœur;
Exciter ſon dépit par un ſouris mocqueur,
Recevoir en raillant ſes froides déférences,
A tout autre qu'à lui manquer des préférences,
Je n'épargnerai rien: c'eſt par l'orgueil piqué,
Que l'homme qu'on croit ſage eſt ſouvent démaſqué.

SCÈNE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

IL vient avec ſon air reſpectueux & tendre.

LA COMTESSE.

Ah, vous voilà, Monſieur, vous vous faites attendre;
Je ne puis cependant vous ſavoir mauvais gré,
Un homme de mérite eſt toujours affairé.

DORANTE.

S'il eſt ainſi je dois avoir très-peu d'affaires.

LA COMTESSE.

Quoi, vous qui vous piquez d'être des plus ſincères,
Me tenir ce diſcours!

DORANTE.

Peut-il être ſuſpect?

LA COMTESSE.

Comment, vous n'avez pas pour vous un grand reſpect?

DORANTE.

Madame, je n'en ai que pour très peu de monde,
Et point du tout pour moi.

DAMIS.

Trouvez-vous qu'il réponde?

LA COMTESSE.

Dorante, allons dîner, & laiſſons tout cela.

DORANTE.

Madame, je ne puis avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE.

Quoi?

DORANTE.

J'en ſuis fâché, mais ..

LA COMTESSE.

Mais quelle eſt votre excuſe?
D'un engagement pris eſt-ce ainſi qu'on abuſe?

DORANTE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je vous l'avois promis.

LA COMTESSE.

Eh bien...

DORANTE.

Je vais dîner chez un de mes amis.

LA COMTESSE.

Monſieur, ce procédé, d'une eſpèce nouvelle,
Eſt de rompre avec moi, la volonté formelle,
Je veux abſolument m'éclaircir là deſſus.

DAMIS, *bas à la Comteſſe.*

Vous vous fâchez, Madame, & vous ne raillez plus.

LA COMTESSE.

Ah ; vous avez raiſon, & je ne dois qu'en rire.

SCÈNE XI.

UN LAQUAIS, *& les ſuſdits.*

LE LAQUAIS.

MOnſieur, un de vos gens vous cherche pour vous dire...
Damis. ~~GARMIN.~~
Il ſuffit.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce donc ? Voyez...

DAMIS.

Je ſuis au fait ;
La Préſidente attend réponſe à ſon billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre :
Nous vous y réjoindrons.

DAMIS.

Quoi ! vous pourriez permettre...

LA COMTESSE.

Ma maiſon fut toujours celle de mes amis :
J'y veux voir chacun libre autant que je le ſuis.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

DOrante, il faut ici me parler ſans myſtère.
Quel eſt votre projet ?

DORANTE.

De ne vous pas déplaire,
Mais d'être exact aux lois que preſcrit l'amitié.

LA COMTESSE.

Hier, chez votre ami vous n'étiez pas prié.
Eſt-il malade ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Quelque fâcheuſe affaire
Peut-elle en ſa faveur vous rendre néceſſaire ?

DORANTE.

Oh, non.

LA COMTESSE.

Quel sujet donc vous attire chez lui ?

DORANTE.

Quel sujet ? le plaisir d'être avec mon ami.

LA COMTESSE.

Ce propos est pour moi la plus cruelle injure ;
Et vous vous oubliez, Dorante !

DORANTE.

Je vous jure
Qu'on ne peut oublier ce qu'on sait vous devoir.

LA COMTESSE.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir ?

DORANTE.

Non, Madame, & je dois dissiper vos ombrages
Comme mes intérêts ; je vois vos avantages,
Je vous suis attaché. Mais parlons franchement ;
Pour suivre votre char, j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un esprit d'éclairs & de saillies,
Je ne débite pas de ces fadeurs jolies
Qui forment l'homme aimable ; & j'ignore cet art
De se faire écouter en parlant par hasard ;
Je n'observe jamais qu'elle mode circule ;
Je ne sens point le prix d'un nouveau ridicule ;
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer seulement les vertus :
Madame, c'est par là que je vous considère ;
Mais on parle chez vous une langue étrangère ;
Et me taisant toujours sans comprendre un seul mot,
J'y fournis le portrait d'un sauvage & d'un sot.
D'être avec mon ami, je me fais une fête.
C'est chez lui que je vais, en dînant tête-à-tête,
Employer avec joie un langage oublié,
C'est celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guidés par la franchise & par la confiance.
C'est là que, sans avoir besoin de médisance,
Sans fronder l'univers, sans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui pèche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fidèles,
Nous sommes l'un de l'autre & censeurs & modèles ;
Et sachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire estimer.

LA COMTESSE.

J'approuve ce projet, il est très-respectable ;
Mais il faudroit apprendre aussi l'art d'être aimable.
Ce n'est point un talent si fort à dédaigner,
Et c'est le monde seul qui peut nous l'enseigner.
Son jargon, je l'avoue, est léger & frivole,
Mais l'honnête homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Pour l'ame & le lien de la société.

On peut être amuſant ſans être mépriſable,
Et la raiſon ne ſert qu'à rendre ſociable,
Bien loin que l'agrément puiſſe nuire aux vertus,
C'eſt pour le plus ſévère un mérite de plus,
Et le monde, en un mot, formant le caractère,
Embellit la ſageſſe en l'inſtruiſant à plaire.

DORANTE, *à part.*

Elle a vraiment raiſon, chaque mot qu'elle dit
Achève ma défaite & charme mon eſprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

DORANTE.

Je dis que le monde a des charmes;
Mais que ſi l'on y veut être bien déſiré,
Il faut de quelque femme être amant déclaré;
Changer en ſa faveur d'amis & de conduite,
Au ſpectacle, en tous lieux s'enchaîner à ſa ſuite.

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur qu'un tel événement:

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment;
D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine ſi grande...

LA COMTESSE.

Mais il ſe peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part*

Je commence à penſer qu'il n'eſt point amoureux.
Et j'en ſuis offenſée.

DORANTE.

Eh, quoi?

LA COMTESSE.

Monſieur, je penſe
Qu'on a tant de reſpect pour votre indifférence,
Qu'on vous y laiſſera

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſeroit mon plaiſir de le voir ſoupirer!

DORANTE.

Oui, le joug de l'amour eſt un joug tyrannique.

LA COMTESSE.

Oui, lorſqu'on vous reſſemble.

DORANTE, *à part.*

Ah, bon, elle ſe pique,
Et mon eſpoir commence à naître.

LA COMTESSE.

Quel malheur
De n'eſpérer jamais triompher de Monſieur!

DORANTE.

Je ſuis ſur de mon fait

LA COMTESSE.

Voyez cette aſſurance!

DORANTE

Je ne la dois qu'à vous.

LA COMTESSE.

Oh! je perds patience.

DORANTE.

Madame, un tel diſcours n'eſt point injurieux;
Si j'ai pu, ſans aimer, voir l'éclat de vos yeux,
Je ſerai toujours libre.

LA COMTESSE.

Ah! que vous êtes fade?
Si vous étiez amant, vous ſeriez trop mauſſade.

DORANTE.

Vous avez réſolu de ne jamais aimer,
Et mon cœur ſur le vôtre a voulu ſe former.

LA COMTESSE.

Je liſois mal alors dans le fond de mon ame.
(*à part.*)
Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement.*

Quoi! vous aimeriez, Madame!

LA COMTESSE.

Ah! je n'en conviens pas: mais quand cela ſeroit,
Monſieur?

DORANTE.

Mon amitié dans ce cas vous plaindroit.

LA COMTESSE.

Moi, je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh! vous plaiſantez.

LA COMTESSE.

Non, & je me remarie.

DORANTE, *très-vivement.*

Vous vous remariez?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il eſt outré.
(*haut*)
Je me remarie, oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en ſais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir!

DORANTE.

Et pourroit-on apprendre
Quel eſt l'heureux mortel qui va tant nous ſurprendre?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas vous toujours,

DORANTE.

Oh, non, ſans contredit.
Cet homme apparemment eſt un homme d'eſprit?

LA COMTESSE.

Sur quoi le jugez-vous?

DORANTE.

Mais ſur la connoiſſance
Qu'il a de votre cœur & de votre conſtance.

LA COMTESSE.

Mais, ſans doute, Monſieur, ne plaiſantez pas tant.

DORANTE.

Eh bien, il faut qu'il ait l'eſprit bien pénétrant,

LA COMTESSE.

Il en aura le prix.

DORANTE, *à part.*

Mais je commence à craindre
Quelle ne diſe vrai; non, non, elle veut feindre
Et pénétrer mon cœur.

LA COMTESSE.

Vous êtes étonné?

DORANTE.

Non vraiment.

LA COMTESSE.

Vous avez pourtant l'air conſterné.

DORANTE.

Eſt-ce un de mes amis?

LA COMTESSE.

Cela pourroit bien être:
(*à part.*)
Son dépit, pour le coup, eſt facile à connnoître.

DORANTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LA COMTESSE.

Vous n'en croyez rien?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et ſi je vous diſois que cet homme eſt Damon.

DORANTE.

Cela ne ſe peut pas, Damon!

LA COMTESSE.

Oui, je le nomme.

DORANTE.

Pour vous... vous faites bien, c'eſt un fort honnête homme.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

JE viens vous annoncer un convive de plus.
Madame, c'eſt Damon.

DORANTE.

Ah, me voilà confus!

LA COMTESSE.

Damon? j'en ſuis ravie! (*à part*) Ah! de bon, j'enrage!

LISETTE.

Il ne veut vous parler que ſur ſon mariage.

LA COMTESSE, *bas.*

Tais-toi, ſurtout.

DORANTE.

O Ciel!

LA COMTESSE, *bas à Liſette.*

Ne dis pas un ſeul mot,
Et ſors au même inſtant.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

AH! que mon homme eſt ſot!

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire!

LA COMTESSE.

Dorante au moins chez moi vous viendrez me conduire?

DORANTE.

Je ne ſaurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout, juſqu'à ce que lui-même
Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime;
Il vous en inſtruira des premiers, ſans doute?

DORANTE.

Oui.

Vr compte bien vraiment

LA

LA COMTESSE.

Dînez donc avec lui.

DORANTE.

Avec lui, moi, Madame ? Oh non, je vous l'assure.

LA COMTESSE.

Vous paroissez ému ?

DORANTE.

Moi, non, mais je vous jure
Que si votre Damon tous les jours dîne ici,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, *seul.*

LA Comtesse est rêveuse, en serois-je la cause ?
Je le crains ; j'ai pourtant si peu prévu la chose,
Que je l'ai sottement fait peindre à son insçu.
Je vois bien que j'ai tort, car enfin j'aurois dû
Me tenir pour certain que cette femme m'aime,
Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
Pour avoir été peint hier à l'Opéra,
Ce portrait n'est pas mal, on la reconnoît là ;
On a bien attrapé le tour de son visage.
Que voilà bien ses yeux dont elle fit usage
Pour fixer...Mais on vient, renfermons ce portrait ;
Car, puisque je suis humble, il faut être discret.

SCÈNE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

NOn, rien n'étoit égal à mon impatience ;
Je ne me suis jamais tant ennuyé, je pense ;
Je brûlois du désir de revenir ici,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah ! l'on n'espéroit pas vous voir si tôt, Dorante ;
Votre air calme & serein marque une ame contente ;
Vous venez de goûter le prix de l'amitié,

C'eſt ainſi que le temps devroit être employé.

DORANTE.

La Comteſſe eſt chez elle encore ?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Je vous quitte.

DAMIS.

Demeurez donc, pourquoi m'abandonner ſi vîte ;
Informez-moi du moins du plaiſir inoui,
Que vous avez goûté ſeul avec votre ami.
Ah ! que vous avez dû vous amuſer ?

DORANTE.

Sans doute !

DAMIS.

Auſſi paroiſſez-vous bien gai, je vous écoute,
Allons, parlez.

DORANTE.

J'enrage !

DAMIS.

Eh bien ?

DORANTE.

Un tel plaiſir
Eſt toujours un récit ennuyeux à mourir.
Vous devriez bien plutôt me faire part des vôtres :
Tous vos plaiſirs, Meſſieurs, ſont différens des nôtres ;
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant ;
Et les nôtres ne ſont ſentis qu'en les goûtant.

DAMIS.

J'aime à vous voir penſer avec délicateſſe.

DORANTE.

Hé bien, Damon a donc dîné chez la Comteſſe.

DAMIS.

Oui, vraiment ; il étoit même en règne aujourd'hui.

DORANTE, *à part.*

Juſte ciel !

DAMIS.

Les regards ne s'adreſſoient qu'à lui.

DORANTE, *à part.*

Le dépit me ſuffoque.

DAMIS.

Et, quoi ?

DORANTE.

C'eſt à merveille.

DAMIS.

Tous deux preſque toujours ſe parloient à l'oreille.

DORANTE, *à part.*

Ah ! ingrate !

DAMIS.

Plaît-il !

DORANTE.

Qui, moi ? je ne dis rien.
Mais je le blâme fort.

DAMIS.

Ah, vous concevez bien
Que j'ai cru lui devoir parler avec franchiſe.

DORANTE.

Vous avez très-bien fait; & tout vous autoriſe :
Que vous a-t-elle dit ?

DAMIS.

Elle m'a confié
Que Damon, dans deux jours, doit être marié.

DORANTE.

Quoi, la choſe eſt donc vraie ?

DAMIS.

Oh, tout au plus réelle:
La fille qu'il épouſe eſt, dit-on, jeune & belle,
C'eſt la fille d'Ormon.

DORANTE.

Damis, que dites-vous !
C'eſt elle ?...

DAMIS.

Donc Damon va devenir l'époux ?

DORANTE.

Ah ! Damis vous avez mis fin à ma triſteſſe,
Je croyois que Damon épouſoit la Comteſſe.

DAMIS.

En étiez-vous jaloux ?

DORANTE, *à part.*

Me ſerois-je trahi ?
(*haut.*)
Moi, jaloux ! non vraiment, mais je ſuis ſon ami ;
Et je ne pourrois voir ſans une peine affreuſe,
Qu'un tel engagement la rendroit malheureuſe.

DAMIS.

Vous croyez donc ſon cœur tranquille abſolument ;
Incapable, en un mot, d'aucun attachement ?

DORANTE.

J'en ſuis très-aſſuré, car elle eſt ſi coquette !

DAMIS.

Coquette.

DORANTE.

Mais ſans doute.

DAMIS.

Ah ! l'erreur eſt complette.

DORANTE.

Comment donc ?

DAMIS.

Mon ami, je vous crois très-diſcret,
Vous ne voudriez pas abuſer d'un ſecret :

Si la Comteſſe étoit ſi vive, ſi légère,
Elle ſe borneroit au ſeul déſir de plaire,
Et n'aimeroit rien?

DORANTE.

Oui.

DAMIS.

Si je vous aſſurois
Que ſon cœur eſt touché?

DORANTE.

Je m'en étonnerois;

DAMIS.

Eh bien, que votre eſprit s'apprête à la ſurpriſe.

DORANTE.

Quoi?

DAMIS.

Du plus tendre amour la Comteſſe eſt épriſe.

DORANTE.

La Comteſſe aimeroit?

DAMIS.

Oui, mais très-vivement,
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour amant
Quelqu'un qui je l'avoue, eſt un fort honnête homme,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

DORANTE.

Il ſe nomme,

DAMIS.

Je veux que ſon portrait le faſſe déviner.

DORANTE.

Je ne le pourrois pas ſeulement ſoupçonner.

DAMIS.

C'eſt un garçon modeſte, & vraiment eſtimable;
Mais ſon humilité l'empêche d'être aimable;
Pour faire une conquête, il ne ſe croit pas né;
De ſa bonne fortune il eſt tout étonné:
Quoique ce ne ſoit pas cependant ſa premiere...
La tête d'une femme eſt au plus ſingulière.
Eh bien, devinez-vous cet heureux?

DORANTE.

Non, ma foi.

(*à part.*)
Quel ſupplice!

DAMIS.

Il faut donc vous dire que c'eſt moi.

DORANTE.

Vous?...

DAMIS.

Moi-même.

DORANTE.

Et, morbleu, la choſe eſt incroyable

DAMIS, *montrant le portrait.*

Son portrait peut, je crois, la rendre vraiſemblable.

DORANTE.

C'eſt elle : puis-je croire un fait ſi ſurprenant !

DAMIS.

Mais moi bien plus que vous, je le trouve étonnant.
Je réuſſis, je plais, ſans paroître y prétendre :
Je ſuis né fort timide, on croit que je ſuis tendre.
Oui, je ſuis à la mode, il faut cependant bien
Que je ſois fort aimable, & je n'en ſavois rien.

DORANTE.

Il faut que cela ſoit, puiſque l'on vous écoute.

DAMIS.

Je ne puis m'aveugler, la Comteſſe me goûte ;
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous,
De cet amour nouveau, qui n'eſt ſu que de nous,
Peut-être elle voudra vous inſtruire elle-même.
Ah, cette attention au moins ſeroit extrême !
Un ſecret en vos mains eſt toujours bien commis ;
C'eſt votre probité qui vous fait tant d'amis.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

DORANTE, *ſeul.*

J'Allois faire éclater le tranſport qui m'anime,
D'une femme & d'un fat je ſuis donc la victime,
Puiſque je peux l'aimer, je le mérite bien ;
Mais je veux avec elle avoir un entretien,
La railler de ſang froid. La choſe eſt impoſſible ;
Mon dépit feroit voir combien je ſuis ſenſible ;
Elle en triompheroit ; l'excès de la fureur
Honore une coquette autant qu'une faveur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon déſeſpoir extrême ?
Comment l'humilier ?

SCÈNE IV.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

VOus venez à propos ;
Madame, c'eſt de vous que j'attends mon repos ;
Ce n'eſt point que l'amour & me trouble & m'enflâme,
Toujours l'amitié ſeule eut des droits ſur mon ame.

CIDALISE.

On la méconnoîtroit à tant d'émotion,

Elle prend chez vous ſeul l'air de la paſſion.

DORANTE.

Voilà, malgré moi-même, à quel point je la porte;
Les fautes d'un ami m'affligent de la ſorte.
Hélas! ſi l'on pouvoit les choiſir tels que vous,
On jouiroit d'un ſort trop paiſible & trop doux.

CIDALISE.

Du choix de ſes amis on eſt toujours le maître.

DORANTE.

Souvent on l'eſt de ceux dont on ne devroit pas l'être.
Vous-mêmes êtes amie, à ce que j'ai pu voir,
De la Comteſſe.

CIDALISE.

Autant que je crois le devoir;
Enfin autant qu'on peut l'être avec bienſéance.

DORANTE.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence;
Vous la connoiſſez.

CIDALISE.

Oui, j'y prends même intérêt,
Mais je ſais en l'aimant la voir telle qu'elle eſt,
Elle ſe perd.

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt ce qui m'afflige.
Même à vous en parler c'eſt là ce qui m'oblige;
Et mon reſpect pour vous a droit de l'exiger.
Oui, Madame; j'aurois voulu vous engager
A lui repréſenter, en véritable amie,
Le tort qu'elle ſe fait par ſon étourderie.

CIDALISE.

Dorante, vous prenez ſes fautes bien à cœur.
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur;
Quoi! la ſeule amitié ſi pure & ſi parfaite,
Peut-elle, pour objet, avoir une Coquette,
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri,
Ne peut pas même avoir un amant pour ami?
Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre;
Et craignez l'intérêt que vous ſemblez y prendre.

DORANTE.

Qui, moi, de la Comteſſe eſclave mépriſé,
Vous croiriez?....

CIDALISE.

Mais cela me paroît plus aiſé
Que d'être ſon ami.

DORANTE.

Je penſe le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, ſans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes ſentimens
Pourroient me tenir lieu du défaut d'agrémens;
Auſſi, loin de choiſir une beauté volage,

Qui mépriſe un amant en briguant ſon hommage ;
Je ne voudrois aimer qu'un reſpectable objet,
Dont on ne fût jamais amoureux par projet,
Qui d'une paſſion eût l'ame ſuſceptible,
Crût pouvoir ſans danger voir un ami ſenſible ;
Et que chacun des deux, l'un par l'autre entraîné,
Fût ſoumis à l'amour ſans l'avoir ſoupçonné.

CIDALISE.

La façon de penſer eſt vraiment eſtimable.

DORANTE.

Oui, mais ſi l'on veut plaire, il faut être agréable.

CIDALISE.

La Comteſſe devroit ſentir votre amitié.

DORANTE.

A ſa légéreté mon eſprit s'eſt plié ;
Je voudrois cependant que ſagement guidée,
Elle eût du vrai bonheur une plus juſte idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer.
Je ne ſais pas comment on pourra réparer
Sa dernière imprudence.

CIDALISE.

Hélas ! on doit la plaindre.

DORANTE.

Elle s'oublie enfin, juſqu'à ſe faire peindre.

CIDALISE.

Juſqu'à ſe faire peindre ! ah, que dites-vous là,
Monſieur ?

DORANTE.

Ce n'eſt vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait ſe fait ſans nul myſtère,
Mais ſavez-vous quel homme en eſt dépoſitaire ?
Damis.

CIDALISE.

Ah !

DORANTE.

Le premier de tous nos étourdis ;
Qui pour le divulguer va courir tout Paris,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte ;
Tire un indigne honneur de ce qui fait ſa honte.

CIDALISE.

La Comteſſe auroit dû mieux placer ſes amours,
Nous aimons malgré nous ; mais nous devons toujours
Eclairer notre amour avec la raiſon même,
Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et ſavoir ménager par un accord ſi doux,
La tendreſſe d'un ſeul & le reſpect de tous.
Sur le choix d'un amant, lorſqu'une femme compte ;
Le temps la met en droit de ſe rendre ſans honte,
Et le monde éclairé juge par le vainqueur,
S'il l'eſt par le caprice ou par le choix du cœur.

DORANTE.

Parlez-lui donc, Madame.

CIDALISE.

Oui, je puis le promettre.

DORANTE.

Qu'elle ſache à quel point elle a pu ſe commettre.

CIDALISE.

Je compte lui parler ſans nul déguiſement.

DORANTE.

Ce ſera l'obliger bien véritablement.

CIDALISE.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je penſe,
Je veux lui demander un moment d'audience,

DORANTE.

Vous me ferez, Madame, un plaiſir infini.

CIDALISE.

C'eſt vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

SCÈNE V.

DORANTE, *ſeul.*

LA Comteſſe par-là ſe verra confondue;
Je vais voir éclater tout ſon trouble à ma vue;
Après quoi, pour jamais, je veux l'abandonner;
Oui, je me promets bien de n'y pas retourner.

SCÈNE VI.

CARMIN, DORANTE, *ſans l'appercevoir.*

CARMIN.

AH, bon, le voilà ſeul, c'eſt l'inſtant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

DORANTE.

Je la flatterois trop en vivant ſous ſa loi.

CARMIN.

Vous aurez tout ſujet d'être content de moi;
C'eſt ce portrait, Monſieur, où tout mon art éclatte.

DORANTE.

Non, je ne veux jamais ſonger à cette ingratte.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

CARMIN, *seul.*

CEt homme me paroît ou bizarre ou distrait;
De cet événement je suis très-inquiet;
Je ne m'attendois pas à pareille aventure,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt, moi seul en souffrirai;
J'ai fini la peinture, & je la garderai.
Dorante est dans son tort, car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi je trouve très-bon que l'on soit inconstant;
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'ame
Pour laisser achever le Peintre & le payer,
Il peut changer après de peur de s'ennuyer.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

QUEL est cet homme-là?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne sais....

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître;
Vous ne m'avez pourtant jamais vu, que je croi.

LA COMTESSE.

C'est un extravagant.

CARMIN.

Ah! j'exerce un emploi,
Où souvent la raison court risque du naufrage;
Et ma surprise, à moi, c'est d'être encor si sage.

LA COMTESSE.

C'est s'étonner de peu. Mais, pour tant hasarder,
Quel est votre métier?

CARMIN.

C'est de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

CARMIN.

Pour bannir l'artifice,
Je ſuis Peintre.

LA COMTESSE.

Ah! j'entends.

CARMIN.

Fort à votre ſervice.

LA COMTESSE.

Vous venez donc ici faire quelque portrait?

CARMIN.

Je ſuis plus avancé, l'ouvrage eſt déjà fait.

LA COMTESSE.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable?

CARMIN.

Sur ce chapitre-là, je ſuis impénétrable.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce ſecret?

CARMIN.

Madame, croyez-vous
Que je ſois aſſez ſot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des pères?
Je ne m'amuſe point à toutes ces miſères,
Tous ces originaux ſont brouillés, déſunis,
Avant que leurs portraits ſoient à moitié finis;
Et ces tableaux laiſſés, nous ſervent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.
Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi;
Malgré cela, Madame, aſſez ſouvent je voi
Que l'on ſe brouille avant la fin de mon ouvrage:
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge;
Le portrait le plus cher bientôt placé par rang,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

LA COMTESSE.

Je ne puis ſoupçonner qui vous avez pu peindre
Ici ſur ce pied-là?

CARMIN.

J'ai le ſecret de feindre:
Oui, j'attrappe un viſage avec préciſion,
Et je le peins ſouvent ſans ſa permiſſion.

LA COMTESSE.

Je vous crois fort ſavant, mais cela ne peut être.

CARMIN.

Vous êtes, malgré vous dans ce cas-là peut-être?

LA COMTESSE.

Qui, vous, vous m'auriez peinte?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que je l'aye ſu?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que l'on vous ait seulement apperçu ?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Pour rendre la chose encor plus plaisante,
Je voudrois que ce fût par l'ordre de Dorante.

CARMIN.

Ah, vous connoissez donc ce Dorante ?

LA COMTESSE.

Beaucoup.

CARMIN.

L'événement n'est pas malheureux pour le coup.
Parlez sans déguiser, est-ce un bien honnête homme ?

LA COMTESSE.

C'est par sa probité sur-tout qu'on le renomme.

CARMIN.

Vous me comblez de joie ; & vous répondriez
De son exactitude envers ses créanciers ?

LA COMTESSE.

Peut-on savoir pourquoi cela vous inquiette ?

CARMIN.

J'ai droit de réclamer une petite dette ;
Et je serois fâché de lui faire un procès.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc

CARMIN.

Ce Dorante amoureux à l'excès
Pour charmer les transports dont son ame est épriſe,
Aujourd'hui m'a fait peindre....

LA COMTESSE.

Et qui donc ?

CARMIN.

Cidalise.

LA COMTESSE, *à part.*

Cidalise ?...

CARMIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que me dites-vous ?

CARMIN, *montrant le Portrait,*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon courroux.

CARMIN.

Me payer, vous feroit beaucoup d'honneur, Madame ;
Cela s'appeleroit un trait de grandeur d'ame.

LA COMTESSE.

C'est elle assurément.

CARMIN.

Ce Portrait m'est relé ;

Et vous m'obligeriez beaucoup en vérité,
Si vous vouliez bien.....

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre;
Donnez-moi ce portrait. (*à part.*) Je prétends le confondre.
(*Haut.*) Dix louis, eſt-ce aſſez?

CARMIN.

Oui, c'eſt ce que je prends.

LA COMTESSE.

Ne revenez donc plus.

CARMIN.

De bon cœur, j'y conſens.
Vous voulez bien payer les dettes de Dorante;
Oh, c'eſt un procédé d'amitié qui m'enchante.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *ſeule.*

NOn, je ne reviens point de mon étonnement;
Dorante paroiſſoit m'aimer éperdument.
Ce n'eſt point mon orgueil qui me l'a fait accroire;
Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire,
Et Ciladiſe, ſeule, eſt l'objet de ſes vœux:
Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ſes feux.
Je ne regrette point ſa coquette échappée;
Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
Il eſt cependant sûr qu'ils ſont brouillés tous deux;
Le portrait en fait foi, le fait n'eſt pas douteux.
Cidaliſe a, dit-on, un ſecret à m'apprendre;
A ſa prière ſeule ici je viens l'attendre;
Je voudrois qu'elle vînt me parler franchement;
Afin de me charger du raccommodement.

SCÈNE X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

COmteſſe, le ſujet qui près de vous m'amène,
De mon attachement va vous rendre certaine;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

LA COMTESSE.

Juſtement.

CIDALISE.

La franchiſe a des charmes ſi doux!

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt de l'amitié la preuve la plus ſûre.

CIDALISE.

Le penſez-vous bien ?

LA COMTESSE.

Oui.

CIDALISE.

Ce diſcours me raſſure :
Je n'oſois, qu'en tremblant, vous épancher mon cœur.

LA COMTESSE.

Je croyois inſpirer un peu moins de frayeur ;
Pour me déclarer tout, armez-vous de courage.

CIDALISE.

Vous connoiſſez, je crois le motif qui m'engage ;
Vous ſavez bien qu'il faut, lorſqu'on a des attraits ;
De la maligne envie écarter tous les traits ;
Pouvoir juſtifier la moindre circonſtance,
Et ſavoir au plaiſir donner de la décence.

LA COMTESSE.

J'approuve en tous les points cette façon d'agir :
Quelque fois on peut bien aimer ſans en rougir ;
Une foibleſſe fait la honte d'une femme,
Mais le ſentiment fait l'éloge de ſon ame.

CIDALISE.

Sans doute, l'on ne peut s'affranchir de l'amour ;
On le brave long-tems, on s'y ſoumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode ;
Mais on doit ſur-tout fuir tout amant à la mode ;
Dont l'amour imprudent ſans être délicat,
Entraîne toujours moins de plaiſir que d'éclat.

LA COMTESSE.

Que vous développez votre ame avec adreſſe !
Vous ſavez vous y prendre avec tant de fineſſe ;
Que ſans vous déclarer on peut vous deviner.

CIDALISE.

Mais c'eſt à quoi j'ai cru devoir vous amener :
Oui, le choix de l'amant, ou perd, ou juſtifie ;
On ſçait que le malheur de la jeune Emilie,
Eſt d'avoir pour Eraſte un penchant peu réglé :
Au contraire, l'on a du reſpect pour Eglé ;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle,
Parce qu'il ſait qu'elle eſt prudemment infidelle.

LA COMTESSE.

Notre prochain, je crois, ſe paſſeroit fort bien
D'être pour quelque choſe en tout cet entretien.

CIDALISE.

Cela ne peut jamais tirer à conſéquence,
Et vous en ſentez mieux le prix de la prudence.

LA COMTESSE.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un ſecret ?

CIDALISE.

Vous pourriez...

LA COMTESSE.

Je ſais bien qu'il s'agit d'un portrait.

CIDALISE.

Ah ! qu'en me prévenant vous me tirez de peine !

LA COMTESSE.

Oui, votre modeſtie alloit en perdre haleine.

CIDALISE.

Cet éclairciſſement m'enbarraſſoit très-fort.

LA COMTESSE.

J'ai vu qu'il vous falloit épargner cet effort.

CIDALISE

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe ;
Comteſſe ! il n'eſt plus tems qu'avec vous je déguiſe.

LA COMTESSE.

Sans doute ; vous pouvez me parler librement :
Et.... Dorante....

CIDALISE.

A pour vous un grand attachement.

LA COMTESSE.

Eh bien, en vérité, je vous trouve eſtimable,
D'en faire les honneurs.

CIDALISE.

Il eſt très-véritable ;
Que nous avons tous deux eu le cœur pénétré,
De voir votre portrait imprudemment livré.

LA COMTESSE.

Mon portrait ?...,

CIDALISE.

Oui vraiment.

LA COMTESSE.

Pour moi votre tendreſſe,
De vous en aſſurer devoit avoir l'adreſſe.

CIDALISE.

Ah ! pour mon amitié rien n'eût été ſi doux ;
Mais je ne l'ai pas pû.

LA COMTESSE.

J'ai donc mieux fait que vous ;
Il vient de m'arriver la pareille aventure,
Le haſard m'a montré certaine mignature,
Et je m'en ſuis ſaiſie.

CIDALISE.

Ah ! vous avez bien fait.

LA COMTESSE.

Mais auſſi mon eſprit eſt-il bien ſatisfait.

CIDALISE.

Saurai-je ?...

LA COMTESSE.

Je voudrois le cacher à tout autre ;

CIDALISE.

J'y ſuis ſenſible. Enfin ce portait?...

LA COMTESSE.

C'eſt le vôtre.

CIDALISE.

Le mien?...

LA COMTESSE.

En doutez-vous ?....

CIDALISE.

Que vois-je!...

LA COMTESSE.

Cependant;
Vous comptiez avoir fait un choix ſage & prudent.

SCÈNE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, *à Cidaliſe.*

EH bien de vos conſeils ſent-elle l'avantage?

CIDALISE, *à Clitandre.*

Ah! faites-moi raiſon du plus ſanglant outrage,
Clitandre, dites-moi, quel eſt votre projet,
Et pourquoi, ſans aveu, vous avez mon portrait?

CLITANDRE.

Comment, moi, Madame?

CIDALISE.

Oui, vous avez tort de feindre
Car vous ſeul, en un mot, m'avez pu peindre.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE. LISETTE, *qui ſurvient.*

LA COMTESSE.

DOrante, il faut vous dire avant de vous quitter
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

DORANTE.

Une telle aventure eſt tout au plus étrange.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il faut qu'aſſurément le Peintre ait pris le change:
Comment de Cidaliſe appaiſer le courroux?...

LISETTE, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monſieur, eſt adreſſée à vous,
Elle preſſe, dit-on.

LA COMTESSE.

Si c'eſt de votre tante;
Liſez-la promptement, elle eſt intéreſſante.

DORANTE, *lit.*

» Enfin, je me ſuis donnée tant de mouvemens, que » pour vingt mille écus, j'ai obtenu pour vous le Régi- » ment en queſtion. Vous aviez un nombre prodigieux de » concurrens, je vous avertis que vous n'avez pas du temps » à perdre, car ſi l'argent n'eſt pas porté ce ſoir chez votre » Notaire, ce ſera le petit Cléon, qui au lieu de vous, » aura le Brevet. »

Ah! l'affaire eſt manquée, & je n'y penſe plus,
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus;
Des terres en un ſoir ne peuvent pas ſe vendre;
Enfin, à réuſſir je ne dois plus prétendre.

LA COMTESSE.

Il faut...

DORANTE.

Une autre affaire agite mon eſprit;
Madame, contre moi n'ayez aucun dépit.

LA COMTESSE.

Moi....

DORANTE.

Puiſque du portrait vous ſavez l'aventure;
Croyez que c'eſt l'effet de l'ardeur la plus pure.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Taiſez-vous.

LA COMTESSE.

Son excuſe augmente ma fureur.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Le Peintre s'eſt mépris, laiſſez-lui ſon erreur.

DORANTE.

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offenſe.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur...

CLITANDRE.

Le temps preſſe, & dans la circonſtance...

DORANTE.

L'amour...

CLITANDRE.

Eh, finiſſons ces diſcours ſuperflus;
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE,

LA COMTESSE.

SAns doute ils les pourront trouver chez Cidaliſe.

LISETTE.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'eſt une mépriſe.

LA COMTESSE.

C'eſt une mépriſe ?

LISETTE.

Oui, je garantis le fait ;
Et je ſais qu'il vouloit avoir votre portrait.

LA COMTESSE.

Tu le ſais ?

LISETTE.

Oui, vraiment j'en ſuis ſûre, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Son embarras. Liſette, & m'attriſte & m'afflige ;
Il manque ſa fortune en ceſſant de ſervir,
Ses amis dans ce cas devroient ſe réunir ;
Oui, je trouve pour lui la circonſtance affreuſe,
Ah ! ſi je l'en tirois que je ſeroïs heureuſe,

LISETTE.

Oui, mais votre dépenſe excéde votre bien.

LA COMTESSE.

Le déſir d'obliger en fournit le moyen.
Et j'en imagine un ; l'amitié m'autoriſe :
On en penſeroit mal venant de Cidaliſe,
Dans ſes bienfaits l'amour ſe mettroit de moitié ;
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

LISETTE, *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'eſt ſouvent qu'une ruſe,
Que l'amour met en œuvre & dont l'orgueil abuſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CIDALISE, *seule.*

LE Peintre s'eſt mépris, je n'en puis pas douter;
Clitandre dans l'inſtant vient de me l'atteſter.
Se peut il que Dorante à ce point-là s'abuſe?
Pour un homme ſenſé la faute eſt ſans excuſe.
Mais que dis-je? peut-on commander à ſon cœur?
Qu'un objet nous déplaiſe, on s'arme de rigueur;
Et l'eſprit abuſé rapporte à la prudence.
Un refus qui ne vient que de l'indifférence.
Qu'un autre ait le ſecret d'être aimable à nos yeux,
C'eſt celui que jamais on ne croit dangereux;
On ſe trompe ſoi-même, on l'écoute, on l'attire;
On ne s'apperçoit pas du poiſon qu'on reſpire:
L'amour offre ſes traits pour ceux de l'amitié,
Et trop ſouvent l'on eſt avec lui de moitié.
Clitandre, en m'excédant du récit de ſa flâme,
S'eſt fermé pour toujours tout accès dans mon ame.
Par ſa raiſon, Dorante a charmé ma vertu;
Il a ſurpris mon cœur, qui n'a point combattu.
Je me ſavois bon gré d'eſtimer ſa ſageſſe:
Et cette eſtime, héias! commençoit ma foibleſſe.

SCÈNE II.

DORANTE, CIDALISE.

DORANTE.

MAdame, vous voyez un homme au déſeſpoir;
L'excès de ma douleur ne ſe peut concevoir:
J'ai couru vainement les Banquiers, les Notaires,
Même les gens de qui les ames mercénaires
D'une richeſſe infâme eſtimant le bonheur,
Livrent ſur intérêt & l'argent & l'honneur;
Aucun ne m'a fourni la ſomme néceſſaire.
Il n'en faut pas douter; j'ai manqué mon affaire.
Je ne puis plus ſervir; & mon chagrin eſt vif
D'être toute ma vie un citoyen oiſif;
De n'avoir à choiſir que le rôle incommode,
De politique aride, ou de fat à la mode;

D'être un poids au public, & l'accabler ſans fin
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

CIDALISE.

Jamais vous ne ſerez dans cette alternative,
Et de votre chagrin la peinture eſt trop vive;
Un homme dont le cœur eſt égal à l'eſprit,
A toujours du public l'eſtime & le credit.
Je ne ſçais que les ſots qui ſoient nuls dans le monde;
C'eſt cette eſpece-là qu'il faut que chacun fronde;
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit des gens titrés qui pourtant ne ſont rien!

DORANTE.

Ce ſont eux cependant pour leſquels on s'empreſſe.
Et je l'ai remarqué ſouvent chez la Comteſſe;
Lorſqu'un homme peut-être étourdi par état,
Et lorſqu'il peut avoir une affaire d'éclat;
Tout le monde lui fait, ſans ſentir de ſcrupules,
Autant de complimens qu'il a de ridicules;
A les entretenir chacun ſemble appliqué,
Et l'homme de mérite à peine eſt remarqué.
Ma franchiſe m'expoſe à d'éternelles guerres;
Auſſi je me retire & vais vivre en mes terres.

CIDALISE.

Mais attendez encor.

DORANTE.

Non, le deſſein eſt pris.
Mais de votre amitié, comme je ſens le prix
Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

CIDALISE.

Volontiers.

DORANTE.

Et ſur-tout ayez ſoin de m'inſtruire
De quel œil la Comteſſe aura vû mon départ.

CIDALISE.

Elle y prendra, je crois, une aſſez foible part.

DORANTE.

Oh, ſans doute. En jugeant pourtant ſur l'apparence,
Elle devroit un peu regretter mon abſence.

CIDALISE.

Vous étiez ſon ami

DORANTE.

J'ai quelquefois penſé
Qu'il ſeroit bien cruel pour un homme ſenſé
D'aimer avec foibleſſe une pareille femme.

CIDALISE

Oui?

DORANTE.

De quels traits affreux elle perceroit l'ame;
Par ſa coquetterie & ſa légéreté!
C'eſt un bonheur pour moi, très-grand en vérité,

D'avoir pû demeurer insensible auprès d'elle.

CIDALISE.

C'est être heureux,

DORANTE.

J'aurois une peine cruelle
A m'en séparer, mais je ne redoute rien,
Je pars, j'ai le cœur libre, & m'en applaudis bien.

CIDALISE.

Eh! bien, j'ai cru long-tems que d'une ardeur secrette...

DORANTE.

Non vraiment, c'est vous seule ici que je regrette.
Votre esprit sérieux s'accommodoit au mien;
J'estimois votre cœur, j'aimois votre entretien,
Mais nous pourrons toujours être en correspondance:
L'amitié sur l'amour a cette préférence,
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,
Cet essor de l'amour vif & tumultueux;
Ce n'est point un éclair de qui les traits de flammes
Répandent le désordre & l'espoir dans nos ames,
Qui fait par son yvresse oublier les vertus,
Dont les fers sont brisés dès qu'ils ne blessent plus;
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable,
Rien n'en peut altérer la source respectable,
Nous voyons tous les jours ses liens pleins d'attraits
S'étendre, se prêter sans se rompre jamais,
Et des temps & des lieux rapprocher la distance;
Par les bienfaits, l'estime & la reconnoissance.

CIDALISE.

Ah! ce n'est plus ainsi que l'on aime à présent;
Sur le choix des amis on est plus complaisant;
J'ai souvent observé qu'en ce tems détestable,
L'amitié n'est qu'un nom qui cache un cœur coupable;
De la société c'est un lien trompeur,
Que forme le hazard sans l'aveu de l'honneur,
Qu'entretient le plaisir, que la licence anime,
Qui pése plus souvent l'intérêt que l'estime,
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,
N'a jamais d'autre objet que son bien personnel.

DORANTE.

C'est sans regret aussi que je quitte le monde:
Je vais passer mes jours dans une paix profonde;
Chérir ma solitude: & pour mieux m'y lier,
En arrivant chez moi je veux me marier.

CIDALISE.

Qui, vous?

DORANTE.

Oui. La Comtesse en sera bien surprise!
C'est sur cela qu'il faut m'écrire avec franchise,
Me circonstancier l'impression, l'effet,
Que sur elle, à vos yeux, la nouvelle aura fait.

CIDALISE

Dorante, pourquoi tant vous inquietter d'elle ?

DORANTE.

La choſe me paroit & ſimple & naturelle,
C'eſt un pur mouvement de curioſité.

CIDALISE.

C'eſt par d'autres que moi qu'il ſera contenté ;
Paris depuis long temps me déplaît & m'ennuye.
Je veux m'en éloigner le reſte de ma vie.

DORANTE.

Vous ?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

De ce parti je devine l'objet ;
Le cœur plus que l'eſprit a part à ce projet.

CIDALISE

Comment donc, malgré moi vous ai-je fait entendre ?...

DORANTE.

Mais oui, je ſçai fort bien que vous aimez Clitandre.

CIDALISE.

C'eſt de mes ſentimens être mal informé.

DORANTE.

Je ſuis ſûr qu'il vous aime, & votre cœur charmé...

CIDALISE.

Monſieur, vous vous trompez très fort, je vous l'aſſure.

DORANTE.

Mais vous aimez quelqu'un, & je le conjecture.
Sur ce que vous avez ſenti quelques frayeurs,
De m'avoir, malgré vous, découvert votre cœur.

CIDALISE

Dorante, un tel ſecret ne vous toucheroit guere.

DORANTE.

Non ! je voudrois ſavoir quel homme peut vous plaire ?

CIDALISE.

Et vous ; de quel objet allez-vous être époux ?

DORANTE.

Je n'en ſais rien encor.

CIDALISE.

Ah, m'en répondez-vous ?

DORANTE.

Oui, je veux ſeulement au parti convenable ;
Une fille aſſez riche, & ſur-tout raiſonnable ;
Qui ne ſoit point coquette, & puiſſe ſans effroi
Vivre tranquillement dans ma terre avec moi.
En connoiſſez-vous une ?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à dire ;

Sur votre caution ; je ſuis prêt d'y ſouſcrire.

CIDALISE.

Pour m'engager, Dorante, à parler franchement ;
Vous devez m'en montrer l'exemple en ce moment ;
Je demande un aveu, c'eſt de votre foibleſſe.

DORANTE.

Quoi ?

CIDALISE.

Vous avez ſenti du goût pour la Comteſſe,
Vous l'aimez même encore

DORANTE

Et quand je l'aimerois,
Ce ſeroit un penchant que je réprimerois ;
Jamais à la campagne, elle ne voudroit vivre.

CIDALISE.

Mais enfin, ſuppoſez qu'elle voulut vous ſuivre ;

DORANTE.

En ce cas.... Mais, Madame, elle y mourroit d'ennui.

CIDALISE.

Ah ! vous l'aimez !

DORANTE.

Je vais l'oublier aujourd'hui.

CIDALISE.

Tantôt c'eſt ſon portrait, non le mien....

DORANTE.

Ah, Madame !
Ne parlez point d'un trait qui me pénétre l'ame.
C'étoit une mépriſe alors ; oui, j'en conviens ;
Ce n'en ſeroit pas une à préſent.

CIDALISE.

Le moyen
De compter détacher un cœur tel que le vôtre.

DORANTE.

Madame, ſi l'hymen nous lioit l'un à l'autre,
Sans ſentir, il eſt vrai, cet amour effréné,
Mon eſtime pour vous me rendroit fortuné.
Hélas ! que n'êtes vous cette beauté prudente
Dont vous parliez tantot !

CIDALISE.

Si c'étoit moi, Dorante ?

DORANTE.

Ah ! ſi vous conſentiez à me donner la main ?

CIDALISE.

Si j'y conſens ?...

DORANTE.

Il faut nous marier demain.
La Comteſſe en ſçachant que vous ſerez ma femme,
En aura j'en ſuis ſûr le déſeſpoir dans l'ame.

CIDALISE.

La Comteſſe toujours occupe votre eſprit.

DORANTE.

Je me fais un plaiſir ſecret de ſon dépit.

CIDALISE.

Moi, je crois qu'il faudroit cacher ce mariage ;
Et ne le déclarer qu'après notre voyage.

DORANTE.

Eh bien, vous le voulez ? je promets le ſecret.

SCÈNE III.

DAMIS, *qui écoutoit ſe montre.*

CIDALISE, DORANTE,

DAMIS.

IL ſera bien gardé ; car je ſuis très-diſcret ;
Et j'ai tout entendu.

CIDALISE.

Qu'avons-nous fait, Dorante !

DAMIS.

Vous ne trouverez pas mauvais que j'en plaiſante ;
La Comteſſe ſurtout n'en ira pas trop mal.
C'eſt prendre auſſi trop-tôt le ton provincial,
Que de ſe marier dès le premier quart d'heure ;
Un pareil ridicule eſt très grand, & demeure.

CIDALISE.

Monſieur, on vous permet d'en répandre le bruit ;
De cet heureux haſard retirez tout le fruit ;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout au moins au palais.

CIDALISE.

Eh ! par quelle raiſon ?

DORANTE.

C'eſt qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Il veut me plaiſanter, je crois,

DORANTE.

Oh, je n'ai garde ;
Vous avez trop d'eſprit pour que je m'y haſarde.
Nous, Madame, ſortons pour avancer l'inſtant
Qui doit me procurer un bonheur ſi conſtant.

SCÈNE IV.

DAMIS, *seul.*

AH, j'en rirai long-temps, la choſe eſt trop comique,
Pour ces hiſtoires-là. je ſuis un homme unique !
Mais en rire tout ſeul n'eſt rire qu'à demi.
Pour moi je ne connois le beſoin d'un Ami,
Que pour s'entretenir des ſottiſes du monde.
C'eſt toujours ſur ce point que l'amitié ſe fonde;
Liſette ?....

SCÈNE V.

LISETTE DAMIS.

LISETTE.

EH bien ?

DAMIS.

Eſt-elle à ſon appartement ?

LISETTE.

Oui de mauvaiſe humeur.

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISETTE.

Vous prendriez, Monſieur, une inutile peine.
Elle rentre, elle ſort, s'arrête & ſe promene ;
Son eſprit inquiet peut la conduire ici.

SCÈNE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISETTE.

DAMIS.

JE la vois; ſon chagrin va bien être adouci.
Comteſſe ? malgré vous, je vais vous faire rire :
L'aventure eſt unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Eh bien, quel eſt ce fait ſi rare & ſi plaiſant ?

DAMIS.

C'eſt vraiment un récit tout au plus amuſant,
D'un événement... mais vous le ſçavez peut-être ?

Ce

Ce n'eſt point aux dépens de quelque petit-maître,
Qu'on va vous faire rire ; oh vraiment nos Acteurs
Sont gens graves, ſenſés. J'aime à voir ces Docteurs
Faire quelque ſottiſe avec un air capable.

LA COMTESSE.

Mais quel eſt donc ce fait ?

DAMIS.

Le fait eſt incroyable.
Dorante, ha, ha....

LA COMTESSE.

Comment ?

DAMIS.

Ah, j'en mourrai, je crois,
Et quand vous le ſçaurez, vous ririez comme moi,
Dorante va paſſer ſa vie à la campagne.
Et ce pauvre homme...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DAMIS.

Emmene une compagne.

LA COMTESSE.

Une compagne ! & qui ?

DAMIS.

Son choix eſt merveilleux,
Et Cidaliſe en eſt l'objet très-ſérieux.
Je viens, dans cet inſtant, de les trouver enſemble.
Demain il eſt très-ſûr que l'hymen les aſſemble,
Et qu'après pour toujours ils ſortent de Paris.
L'aventure eſt plaiſante au moins ? Votre air ſurpris,
M'annonce tous les traits d'une fine ſatyre,
Oh, j'étois bien certain que je vous ferois rire :
Je vai faire venir des inſtrumens chez vous,
Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux,
Faire jouer gaiment un petit air de nôce,
Lorſqu'ils ſeront tous prêts de monter en carroſſe.

Il ſort.

SCENE VII.

LA COMTESSE LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous avez bien contenu vos ris,
Et...

LA COMTESSE.

Parlez-moi, Liſette ; où donc avez-vous pris
Tantôt que ce portrait étoit une mépriſe ?

Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidaliſe ?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais cela devoit être. On ne ſçait ce que c'eſt
Que ces gens ſérieux ; ah ! j'en ſuis ſi choquée ;
Et, Madame, je crois, en eſt auſſi piquée ?

LA COMTESSE.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'eſt de voir que Dorante eſt un perfide ami ;
Car enfin, il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidaliſe, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui : mais le voilà ;
Sachons s'il eſt inſtruit de cette hiſtoire-là.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

CLITANDRE.

MAdame, auprès de vous, j'ai cru trouver Dorante ;
Je me vois ſur le point de remplir ſon attente,
De tous ſes embarras, je vais le dégager,
Et j'aurai le plaiſir enfin de l'obliger.
J'ai trouvé par bonheur la ſomme qu'on demande ;
Je ne ſentis jamais une joie auſſi grande.
Vous repréſentez-vous mon bonheur tout entier ?
Des ſervices qu'on rend, on jouit le premier.

LA COMTESSE.

Que vous êtes, Clitandre, un ami reſpectable ;
Je doute que le ſiecle en fourniſſe un ſemblable.
Dorante, vous ſavez, ſe marie aujourd'hui ;
Il vous en a fait part ſans doute ?

CLITANDRE.

Dorante ?

LA COMTESSE.

Oui :
Cidaliſe l'épouſe, & la choſe eſt publique.

CLITANDRE.

Cidaliſe ?

LA COMTESSE.

On conçoit que ce trait-là vous pique.

CLITANDRE.

Piqué ! Dorante & moi nous ſommes trop amis
Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix ;

L'amitié ne prend point garde à la minutie ;
Je crois même qu'il faut que je le remercie.

LA COMTESSE.

Le remercier ?

CLITANDRE.

Oui.

LA COMTESSE.

Mais vous n'y penſez pas.

CLITANDRE.

Ce mariage là me tire d'embarras,
Car, en un mot, j'avois du goût pour Cidaliſe ;
Qui, ſans doute, de moi n'étoit pas fort épriſe :
Malgré cela, peut-être, elle eût pu m'épouſer,
Et nous aurions fini par nous tyranniſer ;
Dorante cependant me ſauve cette peine,
Je dois lui rendre grace ; oui, la choſe eſt certaine ;
Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait ;
Que pour me réjouir du plaiſir qu'il m'a fait.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

SUR Clitandre, à préſent vous voilà ſans ſcrupule.

LA COMTESSE.

Liſette, laiſſez-moi, vous êtes ridicule,
Et vous prenez plaiſir à m'inpatienter.

LISETTE.

Mais....

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaiſez à me perſécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée,
De voir...

LA COMTESSE

Où prenez-vous, moi que je ſuis fâchée ?
Mon eſprit n'eſt-il pas dans ſa tranquillité ?

LISETTE.

Tranquille, ſans langueur.

LA COMTESSE.

Liſette, en vérité
Vous me pouſſez à bout, & je ſuis trop facile,
Sortez.

LISETTE.

Oui, je vous laiſſe en cet état tranquille.

LA COMTESSE.

Ah, ſi je m'en croyois.... Liſette écoutez-moi ;

Allez chercher Dorante.

LISETTE.

Et dirai-je pourquoi ?

LA COMTESSE.

Dites-lui ſeulement que je l'attends, qu'il vienne ;
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne ?
Suivez mes volontés, & ne répliquez pas.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, *ſeule.*

JE crains de pénétrer d'où vient mon embarras ;
O Ciel ! ſe pourroit-il que j'aimaſſe Dorante ?
Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante,
Il ne ſçait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t'il eu près de moi l'amour pour ſon appui ?
Non, non, c'eſt l'amitié que j'avois ſeule en vûe.
L'amitié ? Mais hélas ! m'étoit-elle connue ?
Une Coquette (il faut l'avouer ſans détour)
Ne connoît l'amitié qu'en connoiſſant l'amour.
Il vient, cachons-lui bien le trouble de mon ame.

SCÈNE XI.

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE.

ON dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Je voulois ſçavoir en ce moment,
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

DORANTE.

Moi ! je n'y penſe plus.

LA COMTESSE.

Votre raiſon s'oublie ;
Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me ſemble, attendre un peu plus tard :

DORANTE.

Madame, je venois pour vous en faire part.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! juſte Ciel ; il oſe m'avouer ſa foibleſſe.

DORANTE.

L'affaire eſt convenable, & n'a rien qui vous bleſſe ;

LA COMTESSE,

Oh, non certainement ; Monſieur, & votre choix.

Eſt ſi beau ! ſi ſenſé ! que j'y donne ma voix.

DORANTE.

Et bien, je ſuis flatté d'avoir votre ſuffrage ;
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

LA COMTESSE

Moi, Monſieur ? Cidaliſe a l'eſprit ſi bien fait !

DORANTE.

Savez-vous bien qu'elle eſt eſtimable en effet ?

LA COMTESSE, *à part.*

Sa ſageſſe eſt ſurtout ſi douce, ſi traitable.

DORANTE.

Quand on la connoît bien, elle eſt vraiment aimable.

LA COMTESSE.

Il faut, en vérité, qu'elle ait perdu l'eſprit.

DORANTE,

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Comment lui cacher mon dépit ?

DORANTE,

Vous la verrez ſouvent, c'eſt votre intime amie.

LA COMTESSE, *à part.*

Sans doute ; ah ! c'eſt trop loin pouſſer la raillerie.

DORANTE.

Son eſprit j'en conviens, n'eſt pas des plus brillans ;
Elle n'eſt pas fertile en traits vifs & ſaillans ;
Mais un mari n'a pas grand beſoin que ſa femme
Se diſtingue dans l'art de dire une épigramme.
Dès que l'on a pour but le lien conjugal,
Je crois que la raiſon eſt le point capital ;
Car on eſt malheureux de prendre une Coquette,
Dont l'eſprit n'eſt jamais qu'un meuble de toilette,
Qui quand vous lui parlez répond à ſon miroir,
Dont la derniere mode eſt l'unique ſavoir.
Le mari le plus doux & le plus raiſonnable,
Eſt toujours à ſes yeux un homme inſoutenable,
Qui n'a dans ſa maiſon d'autre charge en effet,
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en ſecret.

LA COMTESSE.

Oui, ſans doute, avec elle un époux eſt à plaindre ;
Mais je crois cependant qu'on doit encore plus craindre
Ces femmes dont l'eſprit plein de fiel & d'aigreur,
S'enveloppe toujours des voiles de l'humeur ;
Qui ne veulent d'amis que pour pouvoir médire,
Ne prennent un mari qu'afin de contredire,
Penſent que le tribut qu'on doit à la raiſon,
Conſiſte ſeulement à prononcer ſon nom ;
Qui prétendent borner le don de la ſageſſe,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la bleſſe,
Et qui voyant le mal ſans s'attacher au bien,
Croyent que la vertu n'eſt que dans le maintien.

DORANTE.

Entre tous ces dangers il eſt vrai qu'on balance ;
On n'oſe à l'un des deux donner la préférence :
Sans doute ces excès ſont tout-à-fait fâcheux ;
Mais la coquetterie eſt plus fauſſe à mes yeux.

LA COMTESSE.

Lorſqu'une femme eſt née avec ce caractere,
Quand la coquetterie eſt ſon unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant ;
Elle doit avoir ſoin de fuir tout engagement,
Même à le publier ſa probité l'oblige.

DORANTE.

Je ſuis de votre avis, la bonne foi l'exige.
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui, moi, Monſieur?

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt un grand haſard
Que mon courage ait pu prendre aſſez ſur moi-même
Pour étouffer un feu..

LA COMTESSE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Qui, vous ?...

DORANTE.

Oui, j'ai vu l'heure où j'allois m'embarquer ;
Si je n'euſſe ſenti que c'étoit trop riſquer,
Que vous m'euſſiez raillé pendant toute ma vie.
En honneur, j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi, vous railler ?

DORANTE,

Allons, avouez franchement
Que c'eût été pour vous un grand amuſement.
Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuſe
De pouvoir conſerver cette paix précieuſe,
De lancer tous les traits de l'amour contre nous ;
Sans craindre qu'aucun d'eux s'oſe adreſſer à vous.

LA COMTESSE.

Comment cacher mon trouble ?

DORANTE.

Oui, votre ame contente ;
Parmi tous ces captifs, demeure indépendante.
D'un coup d'œil attirant vous produiſez l'eſpoir.
Vous careſſez l'amour en bravant ſon pouvoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! je crois qu'il inſulte au trouble de mon ame !

DORANTE.

Vous riez en ſecret, convenez-en, Madame ;
Des tranſports, de plaiſir que préſente à mon cœur
Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.

Vous ne concevez pas & le charme & l'yvreſſe
De deux époux qu'anime un égale tendreſſe,
Dont les cœurs confondus ſans fard & ſans détour,
Voyent comme étranger ce qui n'eſt point amour.
Mais quel trouble ſoudain change votre viſage ?
C'eſt peut-être l'ennui d'un ſi fade langage.
Je briſe un entretien pour vous ſi peu flatteur,
Excuſez un amant trop plein de ſon bonheur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous l'avoue, un tel diſcours m'excéde ;
Je mépriſe beaucoup l'amour qui vous poſſède,
Et vous défends ſurtout de revenir ici.

DORANTE.

Ciel ! qu'entends-je ; qui moi, votre meilleur ami ?

LA COMTESSE.

Ah, mon ami, Monſieur, eſt celui qui m'amuſe.

DORANTE.

Lorſque l'on penſe ainſi, jamais on ne s'abuſe ;
Moi qui ſuis ſérieux, je pars ſans nul eſpoir
De devenir un jour digne de vous recevoir.

(Il s'éloigne.)

LA COMTESSE.

Quoi ! faut-il à ce point que ſon départ m'afflige !
Dorante ?

DORANTE.

Je vous quitte.

LA COMTESSE.

Ah, revenez, vous dis-je.

DORANTE.

J'obéis.

LA COMTESSE.

Savez-vous que vous perdez l'eſprit.

DORANTE.

Sur quoi le jugez-vous ?

LA COMTESSE.

Monſieur, ſans contredit ;
Ce mariage-là vous perdra dans le monde ;
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocard ?
Que dirai-je ?

DORANTE.

Il faudra m'en donner votre part.

LA COMTESSE.

Voilà mon philoſophe & ſa belle prudence.
Si de ce beau projet j'avois eu connoiſſance,
J'avois pour vous en vue un parti vraiment bon.

DORANTE.

Mais je prends celui-ci par inclination.

LA COMTESSE.

Oh, cela me confond.

DORANTE.

Vous en êtes surprise ?

LA COMTESSE.

Par inclination épouser Cidalise !
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

DORANTE.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.
D'ailleurs, de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchât le monde autant que vous, Madame,
Et j'ai pour ce goût là beaucoup d'éloignement ;
Car puisqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amene & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, beaux-esprits,
Toute espece en un mot, excepté des amis ;
Une maison enfin, où loin de s'en voir maître,
Le mari subjugué n'a pas droit de paroître,
Et sans cesse entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monsieur.
Oui, sans doute à présent par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même :
Si le soir, par hasard, lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ;
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se leve, & Madame, avec un air transi,
Dit : ne vous levez pas, Messieurs, c'est mon mari ;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe ;
Tous d'un ennui marqué semblent enveloppés ;
Le silence est rompu par quelques mots coupés
L'homme qui voit le froid que sa présence inspire
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il sort.
Madame, je craindrois de mener cette vie,
Si j'osois quelque jour épouser votre amie.

LA COMTESSE.

Mais avec mon mari vivois je donc ainsi ?

DORANTE.

Mais, à-peu-près, & même il s'en plaignoit aussi.

LA COMTESSE.

Qui, moi ? je l'ai jamais réduit à cette épreuve.

DORANTE.

Mais je sais, lui vivant, que l'on vous a cru veuve ?
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur,
Votre coquetterie a sauvé votre cœur ;
Mais vous avez toujours donné de l'espérance.
Certain Marquis, dit-on, séduit par l'apparence,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,

Vous

Vous propoſa l'hymen pour couronner ſes feux.
Votre réponſe fut un grand éclat de rire ;
Après quoi, gravement, vous daignâtes lui dire :
Cette offre-là, Monſieur, me conviendroit très-fort ;
Mais, du moins, attendez que mon mari ſoit mort.

SCÈNE XII.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

CIDALISE

DOrante, on n'attend plus que vous chez le Notaire ;
La Comteſſe, ſans doute, approuve cette affaire ?
Son amitié pour moi partage mon bonheur.

LA COMTESSE.

Partager, c'eſt beaucoup ; mais au fond de mon cœur
Je reſſens vivement votre amour l'un pour l'autre.

SCÈNE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

MOn ami, nul bonheur n'eſt comparable au vôtre ;
Je vous cherchois par tout avec empreſſement.

DORANTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas ! de mon chagrin il ranime l'atteinte :
Mon argent n'eſt pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte ;
Vous avez des amis, l'argent eſt délivré,
Et tout dans ce beau jour va ſelon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute vous devez ce bienfait à Clitandre ?

DORANTE.

Ah, mon ami que j'ai des graces à vous rendre !

CLITANDRE

Dorante, à ce bonheur un autre eſt parvenu,
Je m'y ſuis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

DORANTE.

Et pourquoi tarde-t-il à ſe faire connoître ?

Mais, (*à Cidaliſe*) Madame, c'eſt vous ? quel autre pourroit-ce être ?
Penſiez-vous, pour pouvoir aſſurer mon bonheur,
Qu'il ne ſuffiſoit pas du don de votre cœur ?

SCÈNE XIV.

DAMIS, *& les précédens.*

DAMIS

JE reviens tout exprès vous propoſer, Dorante ;
Un marché merveilleux que le haſard préſente ;
Peut-être vous voulez donner des diamans
A Madame, (*montrant Cidaliſe.*) & j'en ſçais qui ſont au plus brillans.
Sans doute ce ſont ceux d'une vieille Coquette,
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite,
Et qui ſe conduiſant par un ſyſtême faux,
A vendu ſes bijoux, & garde ſes défauts.

LA COMTESSE.

Et qui vous a chargé du ſoin de les revendre ?

DAMIS.

Aſſurément la choſe eſt facile à comprendre.
On ſait bien que je ſuis répandu dans Paris :
Si de la moindre choſe on veut avoir le prix ;
J'ai du goût ; c'eſt à moi ſur le champ qu'on s'adreſſe.
Vous allez voir qu'ils ſont rares dans leur eſpece.

DORANTE.

Quoi, vous les avez ?

DAMIS.

Oui.

CIDALISE.

Tant mieux, nous les verrons.

DAMIS.

Tenez, voici l'écrain.

DORANTE.

Sans balancer, ouvrons.
Me trompai-je ! ce ſont vos diamans, Madame ?

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

DORANTE.

Vendre vos diamans, vous, Madame ; eh ! pourquoi ?

LA COMTESSE.

Je ne m'en repens pas.

CIDALISE.

Ah, j'en ſais bien l'emploi.
Un procédé ſi noble, & me touche & m'enchante ;
C'eſt vous qui par ce trait avez ſervi Dorante.

DORANTE.

Madame ; il ſeroit vrai ?....

LA COMTESSE.

Dans cette occaſion,
J'ai de mon amitié ſuivi l'impreſſion

CIDALISE.

Dorante, vous devez payer un tel ſervice ;
Je connois votre cœur & je me rends juſtice ;
Vous aimez la Comteſſe. En agiſſant ainſi,
Elle vient de prouver qu'elle vous aime auſſi.
Je reprends ma parole, & je vous rends la vôtre.
Soyez heureux, contens, liez-vous l'un à l'autre,
Et puiſque votre cœur n'eſt pas fait pour m'aimer,
Je veux que tout au moins vous puiſſiez m'eſtimer.

(*Elle ſort.*

SCÈNE DERNIÈRE.

DORANTE, LA COMTESSE, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CE compliment n'eſt pas trop flateur pour ma flâme.

DORANTE.

Le tems & votre amour rameneront ſon ame,
Soyez tranquille. Et vous, puis-je croire en effet,
Qu'aujourd'hui votre eſprit ſoit changé tout-à-fait,
Madame ?...

LA COMTESSE.

Oui, trop livrée à cet eſprit volage,
Des ſages & des ſots confondant le ſuffrage,
Mon amour propre ſeul pour un inſtant lié,
Méconnoiſſoit l'amour, l'eſtime & l'amitié,
Et cet aveugle orgueil, avide de louange,
De ceux qui la donnoient, oublioit le mélange ;
Un ſentiment plus pur, plus tendre & plus heureux,
En éclairant mon cœur, l'a rendu vertueux.

DORANTE.

Au ſeul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte
D'un mouvement ſecret de triſteſſe & de crainte ?

LA COMTESSE.

Ah ! ſi vous le croyez, vous me connoiſſez mal.
Je conçois que l'hymen peut être un nœud fatal ;
Mais lui ſeul fait auſſi le bonheur de la vie,
Quand par la probité ſa chaîne eſt affermie.
Quand deux cœurs enchantés ſe préviennent tous deux,
Savent ſe reſpecter, s'aimer, combler leur vœux ;

D'unir leurs volontés ſont leur étude unique,
Ils s'acquierent un droit à l'eſtime publique,
Ils ſavent l'augmenter par leur félicité;
Plus le bonheur eſt grand, plus il eſt reſpecté;
Enfin, tout ce qui rend deux amans condamnables;
Rend aux yeux du public deux époux eſtimables;
Quel plaiſir pour un cœur ſenſible au ſentiment!
L'hymen n'eſt que le droit d'avouer ſon amant;
C'eſt en vain ſous ces traits qu'on veut le méconnoître;
Il unit deux amis ſans établir un maître,
Et de leur ſentiment le mutuel retour
Doit prouver que l'eſtime eſt l'ame de l'amour.

DORANTE.

Ah! qu'en penſant ainſi vous flatez ma tendreſſe.

DAMIS.

D'un pareil changement, je ſuis charmé, Comteſſe;
Décider votre cœur m'auroit rendu content:
Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconſtant,
J'étois perſuadé que je devois vous plaire.
Voilà votre portrait qu'en ſecret j'ai fait faire,
Je vais vous le remettre; ah! qu'il me ſerait doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous.

LA COMTESSE, *à part, à Dorante.*

C'eſt à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire;
Et par un changement qu'on aura peine à croire,
Je veux que déſormais le monde ſoit inſtruit,
Que ſouvent c'eſt le cœur qui ramene l'eſprit.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

RAſſemblez-vous, tendres amans,
Le Soleil eſt rentré dans l'onde,
Employez ces heureux momens,
Ne craignez rien, tout vous ſeconde.

L'obſcurité ferme les yeux
Des jaloux qui vous font la guerre;
Dès que la nuit couvre les Cieux,
L'amour eſt maître de la terre.

FIN